

Il y avait quelques semaines que j'étais revenue chez moi, partageant mon temps entre mes recherches sur les plantes et les soins aux esclaves quand je m'aperçus que j'étais enceinte. Enceinte !

Ma première réaction fut d'incrédulité. N'étais-je pas une vieille femme avec mes seins flasques et aplatis le long de ma cage thoracique et le bourrelet de mon ventre ? Néanmoins il me fallut me rendre à l'évidence. Ce que l'amour de mon Juif n'avait su produire, l'étreinte brutale de Christopher l'avait fait éclore. On doit s'y résigner : un enfant n'est pas le fruit de l'amour, mais du hasard.

Quand j'informai Man Yaya et Abena ma mère de mon état, elles restèrent évasives, se bormant à des commentaires :

— Eh bien, cette fois-là tu ne pourras pas t'en défaire !

— Ta nature a parlé !

Je mis cette réserve au compte de l'antipathie qu'elles avaient éprouvée pour Christopher et ne me souciai plus que de moi. Car passés les premiers moments d'incertitude et de doute, je me laissai

rouler, emporter, submerger par la haute vague du bonheur. De l'ivresse. Tous mes actes désormais furent déterminés par cette vie que je portais en moi. Je me nourrissais de fruits frais, du lait d'une chèvre blanche, d'œufs pondus par des poules nourries au grain de maïs. Je me baignais les yeux dans des décoctions de cochléaria afin de garantir une bonne vue au petit être. Je lavais mes cheveux dans la purée de graine de carapate afin que les siens soient noirs et brillants. Je prenais de longues et lourdes siestes à l'ombre des manguiers. En même temps, mon enfant me rendit combative. C'était une fille, j'en étais sûre ! Quel avenir connaîtrait-elle ? Celui de mes frères et sœurs les esclaves, ravagés par leur condition et leur labeur ? Ou alors un avenir semblable au mien, paria, forcée de se cacher et de vivre en recluse à la lisière d'un grand-fond ?

Non, si le monde devait recevoir mon enfant, il fallait qu'il change !

Un moment, je fus tentée de retourner auprès de Christopher à Farley Hills, non pas pour l'informer de mon état, ce dont il n'aurait cure, mais pour tenter de le pousser à quelque action. Je le savais, l'exiguïté de notre île, la Barbade, décourageait nombre de planteurs qui s'en allaient chercher des terres plus vastes et plus propices à leurs ambitions. Ils se ruèrent en particulier sur la Jamaïque que les armées anglaises venaient d'arracher aux Espagnols. Qui sait si en leur inspirant une saine terreur on ne parviendrait pas à précipiter leur départ et à les bouter en masse à la mer ? Très vite cependant, plus que le souvenir de son peu glorieux comportement avec moi, celui de son

aveu de faiblesse m'en empêcha. Je décidai de ne compter que sur moi-même. Mais comment ?

Je redoublai de prières et de sacrifices, espérant que l'invisible m'accorderait un signe. Il n'en fut rien. Je tentai d'interroger Man Yaya, Abena ma mère. J'essayais de les prendre en défaut quand je ne les croyais pas sur leurs gardes et de les amener à me confier ce qu'elles croyaient devoir me cacher. En vain.

Les deux roulardes se tiraient toujours d'affaires par une pirouette :

— Celui qui veut savoir pourquoi la mer est si bleue se retrouve bien vite couché au fond des vagues, — Le soleil brûle les ailes du fanfaron qui veut s'approcher de lui.

J'en étais là quand les esclaves m'amènèrent un garçon que le nerf de bœuf du contremaître avait laissé pour mort. Il avait reçu 250 coups de fouet sur les jambes, les fesses et le dos, ce que son organisme, affaibli par un séjour en prison — car c'était un insolent, un récidiviste, une mauvaise tête de nègre dont on ne parvenait pas à mater le caractère — n'avait pas pu supporter. Les esclaves le portaient à la fosse creusée dans un champ d'herbe de Guinée quand ils s'étaient aperçus qu'il remuait encore. Ils avaient alors décidé de s'en remettre à moi.

Je fis étendre Iphigène (c'était son nom) sur une paillasse dans un angle de ma chambre afin que pas un de ses soupirs ne m'échappe. Je préparai des cataplasmes et des emplâtres pour ses plaies. Je plaçai sur celles qui s'infectaient du foie d'animal frais tranché afin qu'il s'imprègne du pus et du mauvais sang qu'elles contenaient. Sans désespérer, je renouvelais les compresses sur son front et descendis jusqu'au

grand-fond de Codrington pour recueillir la bave de crapauds-buffles qui, affectonnant cette terre grasse et brune, ne se reproduisent pas ailleurs.

Au bout de vingt-quatre heures de soins acharnés, je fus récompensée : Iphigène ouvrit les yeux. Le troisième jour, il parla :

— Mère, mère, te voilà revenue ! Je te croyais disparue à jamais.

Je pris sa main, encore fiévreuse, déjà déformée et calleuse :

— Je ne suis pas ta mère, Iphigène. Mais je voudrais bien que tu me parles d'elle.

Iphigène écarquilla les yeux pour mieux me regarder, réalisa sa méprise et tout endolori, se rejeta sur la paillasse :

— J'ai vu mourir ma mère quand j'avais trois ans. C'était une des femmes de Ti-Noël, car il en avait un grand nombre disséminées sur les plantations à qui il confiait le soin de reproduire sa semence. Sa mère semence. C'est d'elle que je suis sorti. Ma mère m'élevait avec dévotion. Hélas ! Elle avait le malheur d'être belle. Un jour qu'elle revenait du moulin, malgré sa sueur et ses haillons, le maître Edouard Dashby la remarqua et ordonna au contremaître de la lui amener à la tombée de la nuit. Je ne sais pas ce qui se passa quand elle fut en face de lui, en tout cas, le lendemain, on ranga en cercle les esclaves de la plantation et on la fouetta à mort !

Comme cette histoire ressemblait à la mienne ! Du coup, l'affection que j'avais aussitôt ressentie pour Iphigène s'épanouit, trouvant en quelque sorte une base légitime. A mon tour, je lui racontai ma vie dont il savait déjà des bribes car j'étais, bien au-delà de ce

que je pouvais supposer, une légende parmi les esclaves. Quand j'arrivai à l'incendie de la maison de Benjamin Cohen d'Azevedo, il m'interrompit, fronçant le sourcil :

— Mais pourquoi ? N'était-il pas un Blanc comme eux ?

— Sans doute !

— Ont-ils tant besoin de haïr qu'ils se haïssent les uns les autres ?

Je tentai d'expliquer ce que j'avais retenu des leçons de Benjamin et de Metahebel concernant leur religion et leurs différends avec les Gentils. Mais, pas plus que moi, Iphigène n'y comprit grand-chose.

Peu à peu, Iphigène parvint à s'asseoir sur sa couche, à se lever. Bientôt, il fit quelques pas au dehors de la case. Son premier soin fut de réparer la porte d'entrée qui fermait mal en faisant d'un air avantageux :

— Mère, tu avais grand besoin d'un homme auprès de toi !

Je me retins de rire aux éclats tant il semblait pénétré de ce qu'il disait. Quel beau jeune nègre, Iphigène ! Le crâne d'un ovale parfait sous les cheveux serrés en grain de poivre. Les pommettes hautes. La bouche violacée, charnue, comme prête à embrasser le monde, s'il voulait s'y prêter au lieu de toujours repousser, rebuter ! Les cicatrices des coups qui déparaient sa poitrine et son torse me semblaient le constant rappel de cette cruauté. Alors, à chaque fois, quand je le frottais de baume de palmachristi, mon cœur se gonflait de fureur et de révolte. Un matin, je ne pus plus y tenir :

— Iphigène, tu as sans doute remarqué que je porte un enfant ?

Il abaissa pudiquement les paupières :

— Je n'osais t'en parler !

— Écoute, je rêve d'ouvrir sur un autre soleil les yeux de ma fille !

Il resta un moment silencieux comme s'il prenait toute la mesure de mes paroles. Ensuite, il se précipita vers moi et s'accroupit à mes pieds en une posture qu'il affectionnait beaucoup :

— Mère, je connais plantation par plantation le nom de tous ceux qui nous suivront. Nous n'avons qu'un mot à dire.

— Nous n'avons pas d'armes.

— Le feu, mère, le feu glorieux ! Le feu qui dévore et calcine !

— Que ferons-nous une fois que nous les aurons boutés à la mer ? Qui gouvernera ?

— Mère, les Blancs t'ont vraiment gâtée : tu penses trop. Chassons-les d'abord !

L'après-midi, comme je revenais de mon bain quotidien à la rivière Ormonde, je trouvai Iphigène en grande conversation avec deux jeunes garçons de son âge, deux bossales ceux-là, que je crus être des Nagos. Pourtant, je ne reconnus pas les sonorités de la langue de Man Yaya et Iphigène m'apprit que c'étaient des Mondongues, venus d'une région montagnaise et habitués à toutes les traîtrises de la forêt.

— Ce sont de véritables chefs de guerre. Prêts à vaincre ou mourir.

Je dois avouer qu'une fois l'idée de révolte générale émise et acceptée d'un commun accord, Iphigène ne me consulta plus sur rien. Je le laissais faire, habitée de



— N'est-ce pas son enfant que tu portes ?  
Je ne répondis rien.

Cependant, je réalisai le bien-fondé de ses remarques et repris le chemin de Farley Hills.

— T'a-t-il promis qu'il n'interviendrait pas ?

— Il l'a promis.

— T'a-t-il paru sincère ?

— Autant que j'aie pu en juger ! Après tout, je ne le connais pas très bien.

— Tu portes l'enfant de cet homme et tu dis que tu ne le connais pas ?

Humiliée, je ne dis mot. Iphigène se leva :

— Nous avons décidé d'attaquer dans quatre nuits !

Je protestai :

— Dans quatre nuits ! Pourquoi cette précipitation ? Laisse-moi au moins interroger l'invisible pour savoir si ce moment est favorable !

Il eut un rire que bientôt, ses lieutenants reprirent en chœur et lança :

— Jusqu'à présent, mère, l'invisible ne t'a pas si bien traitée. Sinon, tu n'en serais pas là où tu es. Cette nuit-là est favorable, car alors la lune sera à son premier quartier et ne se lèvera pas avant minuit. Nos hommes auront l'obscurité pour eux. Au même moment, ils sonneront l'abeng et torche allumée à la main, ils marcheront vers les Habitations.

Cette nuit-là j'eus un rêve.

Pareils à trois grands oiseaux de proie, des hommes entraient dans ma chambre. Ils avaient enfilé des cagoules de couleur noire, qui leur recouvraient

entièrement le visage et pourtant je savais que l'un d'entre eux était Samuel Parris, l'autre John Indien et le troisième Christopher. Ils s'approchèrent de moi, en tenant à la main un solide bâton taillé en pointe et je hurlai :

— Non, non ! Est-ce que je n'ai pas déjà vécu tout cela ?

Sans se soucier de mes cris, ils relevèrent mes jupes et la douleur abominable m'envahit. Je hurlai plus fort.

A ce moment, une main se posa sur mon front. C'était celle d'Iphigène. Je revins à moi-même et me redressai, encore terrifiée et croyant souffrir. Il interrogea :

— Qu'y a-t-il ? Est-ce que tu ne sais pas que je suis là, tout près de toi ?

La force de mon rêve était telle que je restais un long moment sans parler, revivant cette horrible nuit qui avait précédé mon arrestation. Puis je suppliai :

— Iphigène, donne-moi le temps de prier, de sacrifier et d'essayer de nous concilier toutes les forces...

Il m'interrompit :

— Tituba... (et c'était la première fois qu'il m'appela ainsi, comme si je n'étais plus sa mère, mais un enfant naïf et déraisonnable)... je respecte tes talents de guérisseuse. N'est-ce pas grâce à toi que je suis en vie à respirer l'odeur du soleil ? Mais fais-moi grâce du reste. L'avenir appartient à ceux qui savent le façonner et crois-moi, ils n'y parviennent pas par des incantations et des sacrifices d'animaux. Ils y parviennent par des actes.

Je ne trouvai rien à répondre.

Je résolus de ne pas discuter davantage et de prendre les précautions que je jugeais nécessaires. Cependant la partie qui allait se jouer était telle que je ne pouvais me passer d'avis. Je me retirai à la lisière de la rivière Ormonde et appelai Man Yaya, Abena ma mère et Yao. Ils apparurent et l'expression détendue, heureuse de leurs traits que je pris pour un excellent présage, me réconforta. Je leur dis :

— Vous savez ce qui se prépare, que me conseillez-vous de faire ?

Yao qui, mort comme vivant, était taciturne, prit néanmoins la parole :

— Cela me rappelle une révolte de mon enfance. Elle avait été organisée par Ti-Noël qui n'avait pas encore pris les montagnes et suait toujours sa sueur de nègre sur la plantation Belle-Plaine. Il avait ses hommes plantés partout et à un signal convenu, ils devaient réduire en cendres les Habitations.

Quelque chose dans sa voix m'indiqua qu'il me mettait en garde et je fis assez sèchement :

— Eh bien, comment tout cela finit-il ?

Il se mit à rouler un cigare de feuilles de tabac, comme s'il cherchait à gagner du temps, puis me regarda bien en face :

— Dans le sang, comme cela finit toujours ! Le temps n'est pas venu de notre libération.

J'interrogeai, la voix rauque :

— Quand, quand viendra-t-il ? Combien de sang encore et pourquoi ?

Les trois esprits demeurèrent silencieux comme si cette fois encore je voulais violer des règles et les plongeais dans l'embarras. Yao reprit :

— Il faudra que notre mémoire soit envahie de

sang. Que nos souvenirs flottent à sa surface comme des nénuphars.

J'insistai :

— En clair, combien de temps ?

Man Yaya hocha la tête :

— Le malheur du nègre n'a pas de fin.

J'étais habituée à ses propos fatalistes et haussai les épaules avec irritation. A quoi bon discuter ?

« Maître du Temps,

De la Nuit et des Eaux,

Toi qui fais bouger l'enfant dans le ventre de sa mère

Toi qui fais croître le roseau de canne à sucre

Et l'emplis d'un suc poisseux

Maître du Temps,

Du Soleil et des Étoiles... »

Je n'avais jamais prié avec autant de passion. Autour de moi, la nuit était noire, frémissante de l'odeur du sang des victimes entassées à mes pieds.

« Maître du Présent,

Du Passé et de l'Avenir,

Toi sans qui la terre ne porterait rien

Ni icaque, ni pommes surette,

Ni pommes liane, ni pommes cythère

Ni pois d'Angole... »

Je m'abimai en prières.

Peu avant minuit, une lune sans force se leva sur un coussin de nuage.

Est-il nécessaire que je termine mon histoire ? Ceux qui l'ont suivie jusqu'ici, n'en auront-ils pas deviné la fin ?

Prévisible, si aisément prévisible ?

Et puis à la raconter, est-ce que je n'en revis pas, une à une, les souffrances ? Et dois-je souffrir deux fois ?

Iphigène et ses amis ne laissèrent rien au hasard. Je ne sais comment ils se procurèrent des fusils. Firent-ils main basse sur un dépôt de munitions, sur celui d'Oïstins ou de Saint James par exemple ? Les dépôts de munitions étaient nombreux dans notre île qui dans le passé avait été traitée comme point de départ des attaques en direction des possessions espagnoles et qui continuait de vivre dans la terreur des Français. Toujours est-il que je vis s'entasser devant la maison des fusils, de la poudre et des balles dont Iphigène et ses lieutenants firent des parts égales. Je ne sais comment ils avaient fait le compte des propriétés en exploitation : 844 en tout et des hommes dont ils pouvaient être sûrs. Je les entendais aligner des noms et des chiffres :

— Ti-Roro de Bois Debout : 3 fusils et 3 livres de poudre.

— Nevis de Castleridge : 12 fusils.

— Bois Sans Soif de Pumpkiit : 7 fusils et 4 livres de poudre.

Et des émissaires s'en allaient dans toutes les directions, prenant couvert sous les arbres et dans les hautes herbes. A un moment, je vis Iphigène si las que je le priai :

— Viens prendre un peu de repos ? A quoi cela te servira-t-il de mourir avant la victoire ?

Il eut un geste impatient de la main, mais néanmoins m'obéit et vint s'asseoir près de moi. Je caressai la laine de ses cheveux, âpre et rougie de soleil :

— Je t'ai souvent parlé de ma vie. Pourtant il y a une chose que je t'ai cachée. J'ai porté un enfant autrefois dont j'ai dû me défaire et il me semble que c'est lui que je retrouve sous ta forme.

Il haussa les épaules :

— On se demande parfois où vous autres femmes, allez chercher vos chimères.

Là-dessus, il se leva et me jeta :

— Est-ce que tu as pensé parfois que j'aurais souhaité que tu ne me traites pas comme un fils ?

Il sortit.

Je préférerai ne pas épiloguer sur le sens de ses paroles. D'ailleurs en avais-je le loisir ? Le compte à rebours avait commencé : plus qu'une nuit avant l'assaut. Je n'étais pas vraiment inquiète sur l'issue du complot. En vérité, j'évitais d'y songer. Je me laissais brouiller l'esprit par des rêveries colorées et surtout je songeais à mon enfant. Elle avait commencé de bouger dans mon ventre ; une sorte de reptation

douce, lente comme si elle voulait explorer son espace étroit. Je l'imaginai, têtard aveugle et chevelu, flottant, nageant, tentant de se retourner sur le dos et n'y parvenant pas, mais recommençant encore et encore, avec obstination. Encore un peu de temps et nous nous regarderions, moi, honteuse de mes rides et de mes chicots sous son regard nouveau. Elle me vengerait, ma fille ! Elle saurait s'attirer l'amour d'un nègre au cœur chaud comme le pain de maïs. Il lui serait fidèle. Ils auraient des enfants auxquels ils apprendraient à voir la beauté en eux-mêmes. Des enfants qui pousseraient droits et libres vers le ciel.

Vers cinq heures, Iphigene m'apporta un lapin qu'il avait volé dans quelque caloge et qu'il tenait par les oreilles. Moi qui n'ai aucun scrupule à mettre à mort les animaux des sacrifices, je répugne à tuer ces bêtes innocentes dont les hommes se nourrissent. Pas une volaille que je n'ai égorgée, par un poisson que je n'ai vidé sans lui demander pardon du mal que je lui infligeais. Je m'assis assez lourdement, car mes gestes commençaient à être maladroits, sous l'auvent qui me servait de cuisine et me mis à préparer la bête. Comme je lui fendais le ventre, un flot de sang puant et noir me sauta au visage pendant que roulaient sur le sol, enveloppés d'une membrane verdâtre, deux boules de chair en putréfaction. L'odeur était telle que j'eus un vif mouvement de recul et alors, mon couteau m'échappant des mains, se ficha dans mon pied gauche. Je poussai un hurlement et Iphigene abandonna le fusil qu'il graissait pour me porter secours.

Ce fut lui qui arracha le couteau de mes chairs et tenta d'arrêter le flot de sang qui coulait, coulait sans arrêt. Car il semblait que j'allais me vider par cette

blessure minuscule, le sang formant déjà une petite mare qui me remettait en mémoire ces paroles de Yao :

— Notre mémoire sera envahie de sang. Nos souvenirs flotteront à sa surface comme des nénuphars.

Après avoir taillé en charpie tous les vêtements qui lui tombaient sous la main, Iphigene parvint à juguler l'hémorragie et me transporta, emmaillottée comme un nourrisson, à l'intérieur de la case :

— Ne bouge plus. Je vais m'occuper de tout. Est-ce que tu crois que je ne sais pas cuisiner ?

L'odeur âcre de mon sang ne tarda pas à irriter mes narines et c'est alors que le souvenir de Susanna Endicott me traversa l'esprit. Terrible mégère ! Ne l'avais-je pas tenue ainsi emmaillottée des mois, des années durant, baignant dans le jus de son corps et n'était-ce pas elle qui se vengeait ainsi qu'elle me l'avait promis ? Sang pour urine. Laquelle de nous deux était la plus redoutable ? Je voulais prier, mais mon esprit me refusa tout service. Je restai là, fixant sans le voir l'entre-lacs de gaulottes qui soutenait le toit.

Peu après, Man Yaya, Abena ma mère et Yao vinrent me voir. Ils se trouvaient à North Point où ils avaient répondu à l'appel d'un quimboiseur quand ils avaient vu ce qui m'arrivait. Man Yaya me tapota l'épaule :

— Ce n'est rien. Bientôt tu n'y songeras même plus.

Abena ma mère ne put se retenir, bien sûr, de soupirer et de maugréer :

— S'il est un don que tu n'as pas, c'est celui de



choisir tes hommes. Enfin, bientôt, tout rentrera dans l'ordre.

Je lui fis face :

— Que veux-tu dire ?

Mais elle pirouetta :

— As-tu l'intention d'accumuler des bâtarde ? Vois tes cheveux autour de ta tête ; pareils à la bourre blanche du kapokier.

Yao quant à lui se borna à me baiser au front et à souffler :

— A tout à l'heure ! Nous serons là dès qu'il le faudra.

Ils disparurent.

Vers huit heures, Iphigène m'apporta un coui de nourriture. Il s'était tiré d'affaire avec une queue de cochon, du riz et des pois yeux noirs. Il changea mes pansements, ne manifestant aucune inquiétude à les voir dégouliner à nouveau de sang.

Dernière nuit avant l'action finale quand le doute, la peur, la lâcheté se disputent : A quoi bon ? Avait-elle si mauvais goût, la vie ? Pourquoi risquer de la perdre avec ces bouts de bonheurs qu'elle dispense, malgré son avarice ? Dernière nuit avant l'assaut final ! Je tremblais, je n'osais éteindre la chandelle et je voyais danser sur les murs, l'ombre monstrueuse de mon corps. Iphigène vint se blotir contre moi. J'enserrai son torse étroit et cependant si robuste, et je sentis son cœur battre au grand galop. Je murmurai :

— Est-ce que tu as peur, toi aussi ?

Il ne répondit rien tandis que sa main tâtonnait dans l'ombre. Alors, je réalisai avec stupeur ce qu'il voulait. Peut-être était-ce la peur ? Peut-être était-ce le souci de me consoler ? De se consoler ? L'envie de

goûter au plaisir une ultime fois ? Sans doute, tous ces sentiments se conjuguèrent-ils pour n'en former qu'un, impérieux et brûlant. Quand ce corps jeune et passionné se pressa contre le mien, tout d'abord, ma chair se rétracta. J'eus honte de livrer ma vieillesse à ses caresses et je faillis le repousser de toutes mes forces, car en outre, une absurde conviction de commettre un inceste m'envahissait. Puis, son désir devint contagieux. Je sentis s'amasser quelque part en moi une lame qui ayant gagné en force et en urgence, déferla, m'inonda, l'inonda, nous inonda et après nous avoir roulés plusieurs fois sur nous-mêmes, au point que nous perdions le souffle et haletons et supplions, apeurés et défaits, nous rejeta sur une anse tranquille, plantée d'amandiers-pays. Nous nous couvrîmes de baisers et il chuchota :

— Si tu savais combien j'ai souffert de te voir porter cet enfant qui n'était pas le mien, cet enfant d'un homme que je méprise. Sais-tu, en réalité qui est Christopher et quel est son rôle ? Mais nous n'allons pas parler de lui quand la mort peut-être affûte ses couteaux.

— Est-ce que tu crois que nous vaincrons ?

Il haussa les épaules :

— Qu'importe ! Ce qui compte, c'est d'avoir essayé, d'avoir refusé le fatalisme de la déveine. Je soupirai et il me reprit contre lui.

Béni soit l'amour qui verse à l'homme l'oubli. Qui fait oublier sa condition à l'esclave. Qui fait reculer l'angoisse et la peur ! Iphigène et moi rassérénés, nous plongeâmes dans l'eau bienfaisante du sommeil. Nous nageâmes à contre-courant, regardant les poissons-aiguilles faire la cour aux ouassous. Nous séchâmes

nos cheveux à la lune. Ce sommeil cependant fut de courte durée. J'avoue qu'une fois l'ivresse dissipée, j'eus un peu honte. Quoi ! Ce garçon aurait pu être mon fils ! N'avais-je plus le respect de moi-même ? Et puis, pourquoi ce défilé d'hommes dans mon lit ? Elle me l'avait bien dit, Hester !

— Tu aimés trop l'amour, Tituba !

Et je me demandais si ce n'était pas là une féture dans mon être, une tare dont j'aurais dû tenter de me guérir.

Dehors le cheval de la nuit galopait. Pla-ca-ta. Pla-ca-ta. Contre moi, mon fils-amant dormait. Je ne parvenais pas à en faire autant. Tous les événements de ma vie me revenaient en mémoire, chargés d'une intensité particulière et les figures de tous ceux que j'avais aimés, haïs, se pressaient autour de ma paille. Oh, je les reconnaissais ! Pas un visage auquel je ne puisse donner un nom. Betsey. Abigail. Anne Putnam. Maîtresse Parris. Samuel Parris. John Indien. Voilà qu'au moment où mon corps venait de donner la preuve de sa légèreté, mon cœur me rappelait qu'il n'avait jamais appartenu qu'à celui-là.

Que devenait-il dans cette froide et funeste Amérique ?

Je savais que, de plus en plus nombreux, les négriers venaient accoucher sur ses côtes et qu'elle se préparait à dominer le monde, grâce au produit de notre sueur. Je savais que les Indiens étaient effacés de sa carte, réduits à errer sur ces terres qui avaient été les leurs.

Que faisait John Indien dans ce pays si dur aux nôtres ? Si dur aux faibles ? Aux rêveurs ? A ceux qui ne mesurent pas l'homme à son bien ?

Le cheval de la nuit galopait. Pla-ca-ta. Pla-ca-ta. Et toutes ces figures tournoyaient autour de moi avec cette netteté qui n'appartient qu'aux créatures de la nuit.

Était-ce Susanna Endicott qui se vengeait de moi et ses pouvoirs étaient-ils supérieurs aux miens ?

Dehors le vent se leva. Je l'entendis faire tomber des arbres une grêle de mangots. Je l'entendis tournoyer autour du calebassier et entrechoquer ses fruits. J'eus peur. J'eus froid. Je souhaitai rentrer dans le ventre de ma mère. Mais à ce moment précis, ma fille bougea comme pour se rappeler à mon affection. Je posai la main sur mon ventre et peu à peu, une sorte de calme m'envahit. Une sorte de lucidité, comme si je me résignais au drame ultime que j'allais vivre.

Les sens aiguisés, j'entendis s'apaiser le vent. Une volaille effrayée par quelque mangouste piailla dans l'enclos. Enfin le silence se fit. Je finis par m'endormir.

A peine eus-je fermé les yeux, que j'eus un rêve. Je voulais entrer dans une forêt, mais les arbres se liguaient contre moi et des lianes, noires, tombées de leurs faites m'enserraient. J'ouvris les yeux. La pièce était noire de fumée. J'allais pour m'écrier :

— Mais j'ai déjà vécu cela !

Puis je compris et secouai Iphigène qui dormait comme un enfant, un sourire radieux aux lèvres. Il ouvrit des yeux embrumés par le souvenir du plaisir. Très vite cependant, il réalisa ce qui se passait et sauta sur ses pieds. Je l'imitai, ralentie par ma blessure et le sang qui ne cessait pas de couler.

Nous sortîmes. La case était entourée de soldats qui nous mirent en joue.

Qui nous avait trahis ?

Les planteurs décidèrent de faire un exemple, car en trois ans, c'était la deuxième grande rébellion. Ils s'étaient assuré le plein secours des troupes anglaises venues pour défendre l'île des attaques des voisins et rien ne fut laissé au hasard. Systématiquement les plantations furent fouillées et les esclaves douteux parqués sous quelque fromager. Puis, baïonnettes au cul, on poussa tout ce monde jusqu'à une vaste clairière où des dizaines de potences avaient été élevées.

Entouré de ses pairs, un bandeau sur l'œil, Errin parcourait la scène des exécutions. Il vint à moi et ricana :

— Eh bien, sorcière ! Ce que tu aurais dû connaître à Salem, c'est ici que tu vas le connaître ! Et tu retrouveras tes sœurs qui sont parties avant toi. Bon Sabbat là-bas !

Je ne répondis pas. Je regardais Iphigène. Comme c'était le meneur, on l'avait tellement frappé qu'il pouvait à peine se tenir debout et se serait sûrement écroulé si un des contremaîtres ne se chargeait de le faire sauter d'un coup de fouet à chaque instant. Son visage était si tuméfié qu'il ne devait pas voir grand-chose et cherchait le soleil comme un aveugle qui désire sa chaleur plus que sa lumière. Je lui criai :

— N'aie pas peur ! Surtout n'aie pas peur. Bientôt nous nous retrouverons.

Il se tourna vers l'endroit d'où provenait ma voix et

comme il ne pouvait pas parler, il m'adressa un signe de la main.

Son corps fut le premier à tourner dans le vide, suspendu à une forte poutre. Je fus la dernière à être conduite à la potence, car je méritais un traitement spécial. Ce châtement auquel j'avais « échappé » à Salem, il convenait de me l'infliger à présent. Un homme, vêtu d'un imposant habit noir et rouge, rappela tous mes crimes, passés et présents. J'avais ensorcelé les habitants d'un village paisible et craignant Dieu. J'avais appelé Satan dans leur sein, les dressant les uns contre les autres, abusés et furieux. J'avais incendié la maison d'un honnête commerçant qui n'avait pas voulu tenir compte de mes crimes et avait payé sa naïveté de la mort de ses enfants. A cet endroit du réquisitoire, je faillis hurler que c'était faux, que c'était meneries, cruelles et viles meneries. Puis je me ravaisi. A quoi bon ? Bientôt j'atteindrai au royaume où la lumière de la vérité brille sans partage. Assis à califourchon sur le bois de ma potence, Man Yaya, Abena ma mère et Yao m'attendaient pour me prendre par la main.

Je fus la dernière à être conduite à la potence. Autour de moi, d'étranges arbres se hérissaient d'étranges fruits.

## Épilogue



Voilà l'histoire de ma vie. Amère. Si amère.

Mon histoire véritable commence où celle-là finit et n'aura pas de fin. Il s'est trompé, Christopher, ou sans doute aura-t-il voulu me blesser : elle existe, la chanson de Tiruba ! Je l'entends d'un bout à l'autre de l'île, de North Point à Silver Sands, de Bridgetown à Bottom Bay. Elle court la crête des mornes. Elle se balance au bout de la fleur de balisier. L'autre jour, j'ai entendu un garçon de quatre ou cinq ans la fredonner. De joie, j'ai laissé tomber à ses pieds trois mangots bien mûrs et il est resté planté là, à fixer l'arbre qui hors de sa saison, lui avait offert pareil présent. Hier, c'était une femme fouaillant ses haillons sur les roches de la rivière qui la murmurait. De reconnaissance, je me suis enroulée autour de son cou. Je lui ai rendu une beauté dont elle avait perdu le souvenir et qu'elle a redécouverte en se mirant dans l'eau.

A tout instant, je l'entends.

Quand je cours au chevet d'un agonisant. Quand je prends dans mes mains l'esprit encore apeuré d'un

défunt. Quand je permets à des humains de revoir furtivement ceux qu'ils croient perdus.

Car, vivante comme morte, visible comme invisible, je continue à panser, à guérir. Mais surtout, je me suis assigné une autre tâche, aidée en cela par Iphigène, mon fils-amant, compagnon de mon éternité. Aguerir le cœur des hommes. L'alimenter de rêves de liberté. De victoire. Pas une révolte que je n'aie fait naître. Pas une insurrection. Pas une désobéissance.

Depuis cette grande rébellion avortée de 17\*\*, il n'est pas de mois qui se passe sans que n'éclate le feu des incendies. Sans qu'un empoisonnement ne décime une Habitation ou une autre. Errin a retraversé la mer après que, sur mon ordre, les esprits de ceux qu'il avait fait supplicier soient venus jouer du gwo-ka, nuit après nuit, autour de son lit. Je l'ai accompagné jusqu'au brigantin *Faith* et l'ai vu avaler « sec » sur « sec », dans le vain espoir de se procurer un sommeil sans rêves.

Christopher aussi se tourne et se retourne sur sa couche et n'a plus goût à ses femmes. Je me retiens de lui nuire davantage, car n'est-il pas le père de ma fille non née, morte sans avoir vécu ?

Je n'ai pas enjambé la mer pour persécuter Samuel Parris, les juges et les prêcheurs. Je sais que d'autres s'en sont chargés. Que le fils de Samuel Parris, objet de son attention et de sa fierté, va mourir fou. Que Cotton Mather sera déshonoré et montré du doigt par une petite garce. Que tous les juges vont perdre leur superbe. Que selon les paroles de Rebecca Nurse, le temps viendra d'un autre jugement. S'il ne m'inclut pas, qu'importe !

Je n'appartiens pas à la civilisation du Livre et de la

Haine. C'est dans leurs cœurs que les miens gardent mon souvenir, sans nul besoin de graphies. C'est dans leurs têtes. Dans leurs cœurs et dans leurs têtes.

Comme je suis morte sans qu'il ait été possible d'enfanter, les invisibles m'ont autorisée à me choisir une descendante. J'ai longuement cherché. J'ai épié dans les cases. J'ai regardé les lavandières donner le sein. Les « amarruses », déposer sur un tas de hardes les nourrissons qu'elles étaient forcées d'emmener avec elles aux champs. J'ai comparé, soupesé, tâté et finalement, je l'ai trouvée, celle qu'il fallait : Samantha.

C'est que je l'ai vue venir au monde.

J'avais coutume de soigner Déïces, sa mère, une négresse créole installée à Bottom Bay sur la plantation Willoughby. Comme elle avait déjà perdu deux ou trois enfants à leur naissance, elle m'avait fait appeler très vite auprès d'elle. Pour tromper son angoisse, son compagnon vidait force « secs » sur la véranda. L'accouchement dura des heures. L'enfant se présentait par le siège. La mère perdait son sang et ses forces et sa pauvre âme épuisée ne demandait qu'à glisser dans l'au-delà. Le fœtus refusait, combattait avec rage pour entrer dans cet univers dont ne le séparait qu'une fragile valve de chair. Il finit par triompher et je reçus, dans mes mains, une petite fille aux yeux curieux, à la bouche résolue. Je la regardai grandir, explorer en trébuchant sur ses jambes bancales, l'enfer clos de la plantation et trouvant néanmoins son bonheur dans la forme d'un nuage, la chevelure déployée d'un ylang-ylang ou la saveur froide de l'orange grosse peau. Dès qu'elle sut parler, elle questionna :

— Pourquoi Zamba est-il si bête ? Et pourquoi laisse-t-il Lapin s'asseoir sur son dos ?  
— Pourquoi sommes-nous des esclaves et eux, des maîtres ?

— Pourquoi n'y a-t-il qu'un dieu ? Ne devrait-il pas y en avoir un pour les esclaves ? Un pour les maîtres ?

Comme les réponses des adultes ne la satisfaisaient pas, elle s'en fabriqua pour son usage. La première fois que je lui apparus alors qu'elle savait ma mort par la grande rumeur de l'île, elle ne manifesta pas de surprise, comme si elle avait bien compris qu'elle était marquée pour un destin tout particulier. A présent, elle me suit religieusement. Je lui révèle les secrets permis, la force cachée des plantes et le langage des animaux. Je lui apprends à découvrir la forme invisible du monde, le réseau de communications qui le parcourt et les signes-symboles. Une fois son père et sa mère endormis, elle me rejoint dans la nuit que je lui ai appris à aimer.

Enfant, que je n'ai pas portée, mais que j'ai désignée ! Quelle maternité plus haute !

Iphigène, mon fils-amant, n'est pas en reste. Cette rébellion qu'il n'a pu achever de son vivant, il s'efforce de la mener à terme. Il s'est choisi un fils. Un petit nègre Congo aux mollets nerveux que les contremaitres ont déjà à l'œil. L'autre jour, ne s'était-il pas mis en tête de chanter la chanson de Tituba ? Je ne suis jamais seule. Man Yaya. Abena ma mère. Yao. Iphigène. Samantha.

Et puis, il y a mon île. Je me confonds avec elle. Pas un de ses sentiers que je n'aie parcouru. Pas un de ses ruisseaux dans lequel je ne me sois baignée. Pas un de

ses mapoux sur les brandes  
balancée. Cette constante et essentielle  
me venge de ma longue solitude dans  
d'Amérique. Vaste terre cruelle où les esprits  
tent que le mal ! Bientôt, ils se couvriront le visage de  
cagoules pour mieux nous supplicier. Ils boucleront  
sur nos enfants la lourde porte des ghettos. Ils nous  
disputeront tous les droits et le sang répondra au  
sang.

Je n'ai qu'un regret, car les invisibles aussi ont leurs regrets afin que leur part de félicité ait plus de saveur, c'est de devoir être séparée d'Hester. Certes, nous communiquons. Je respire l'odeur d'amandes sèches de son souffle. Je perçois l'écho de son rire. Mais nous demeurons de chaque côté de l'océan que nous n'enjambons pas. Je sais qu'elle poursuit son rêve : créer un monde de femmes qui sera plus juste et plus humain. Moi, j'ai trop aimé les hommes et continue de le faire. Parfois il me prend goût de me glisser dans une couche pour satisfaire des restes de désir et mon amant éphémère s'émerveille de son plaisir solitaire.

Oui, à présent je suis heureuse. Je comprends le passé. Je lis le présent. Je connais l'avenir. A présent, je sais pourquoi il y a tant de souffrances, pourquoi les yeux de nos nègres et négresses sont brillants d'eau et de sel. Mais je sais aussi que tout cela aura une fin. Quand ? Qu'importe ? Je ne suis pas pressée, libérée de cette impatience qui est le propre des humains. Qu'est-ce qu'une vie au regard de l'immensité du temps ?

La semaine dernière, une jeune bossale s'est suicidée, une Ashanti comme Abena ma mère. Le prêtre l'avait baptisée Laetitia et elle sursautait à l'appel de ce

nom, incongru et barbare. Par trois fois, elle essaya d'avaler sa langue. Par trois fois on la ramena à la vie. Je la suivais pas à pas et je lui insufflais des rêves. Hélas, ils la laissaient plus désespérée, au matin. Elle a profité de mon inattention pour arracher une poignée de feuilles de manioc qu'elle a mâchées avec des racines vénéneuses et les esclaves l'ont trouvée, roide, la bave aux lèvres, dégageant déjà une odeur épouvantable. Un tel cas demeure isolé et elles sont bien plus nombreuses les fois où je retiens un esclave au bord du désespoir en lui soufflant :

— Regarde la splendeur de notre terre. Bientôt, elle sera toute à nous. Champs d'orties et de cannes à sucre. Buttes d'ignames et carreaux de manioc. Toute !

Parfois, et c'est étrange, il me prend fantaisie de retrouver forme mortelle. Alors, je me transforme. Je me change en « anoli »<sup>1</sup> et je tire mon couteau quand les enfants s'approchent de moi, armés de petits lassos de paille. Parfois je me fais cog, guimbe dans le pitt' et je me soûle de brailllements bien plus que de rhum. Ah ! j'aime l'excitation de l'esclave à qui je permets de remporter le combat ! Il s'en va d'un pas dansant, brandissant le poing en un geste qui bientôt symbolisera d'autres victoires. Parfois je me change en oiseau, et je défie les « jeux de paumes »<sup>2</sup> des garnements qui orient :

— Touché !

Je m'envole dans un frou-frou d'ailes et je ris de leurs faces déconfites. Parfois enfin, je me fais chèvre

1. Petit lézard.

2. Fronde.

et caracole aux alentours de Samantha qui n'est pas dupe. Car cette enfant miéenne a appris à reconnaître ma présence dans le frémissement de la robe d'un animal, le crépitement du feu entre quatre pierres, le jaillissement irisé de la rivière et le soufflé du vent qui décoiffe les grands arbres des mornes.



## Note historique

Les procès des Sorcières de Salem commencèrent en mars 1692 avec l'arrestation de Sarah Good, Sarah Osborne et Tituba qui confessa « son crime ». Sarah Osborne mourut en prison en mai 1692.

Dix-neuf personnes furent pendues et un homme, Gilles Corey, fut condamné à la dure peine (pressé à mort).

Le 21 février 1693, Sir William Phips, gouverneur royal de la Bay Colony, envoya un rapport à Londres sur le sujet de la sorcellerie. Il présentait le sort d'une cinquantaine de femmes qui demeuraient encore dans les prisons de la Colonie et demandait permission d'abrégé leurs souffrances. Ce qui fut fait en mai 1693 quand les dernières accusées bénéficièrent d'un pardon général et furent remises en liberté.

Le Révérend Samuel Parris quitta le village de Salem en 1697 après une longue querelle avec ses habitants à propos d'arriérés de salaire et de bois de chauffage non livré. Sa femme était morte l'année précédente en donnant naissance à un fils, Noyes.

Vers 1693, Tituba, notre héroïne, fut vendue pour le prix de sa « pension » en prison, de ses chaînes et

de ses fers. A qui ? Le racisme, conscient ou inconscient, des historiens est tel qu'aucun ne s'en soucie. Selon Anne Petry, une romancière noire américaine qui se passionna elle aussi pour ce personnage, elle fut achetée par un tisserand et finit ses jours à Boston.

Une vague tradition assure qu'elle fut vendue à un marchand d'esclaves qui la ramena à la Barbade.

Je lui ai offert, quant à moi, une fin de mon choix.

Il faut noter que le village de Salem se nomme aujourd'hui Danvers et que c'est la ville de Salem où eut lieu la majorité des procès, mais non l'hystérie collective, qui tire sa renommée du souvenir de la sorcellerie.

M. C.

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions du Mercure de France*

MOI, TITUBA, SORCIÈRE (« Folio », n° 1429).

PENSION LES ALIZÉS, *théâtre*.

TRAVERSÉE DE LA MANGROVE (« Folio », n° 2411).

LES DERNIERS ROIS MAGES (« Folio », n° 2742).

LA BELLE CRÉOLE (« Folio », n° 3837).

HISTOIRE DE LA FEMME CANNIBALE (« Folio », n° 4221).

VICTOIRE, LES SAVEURS ET LES MOTS.

### *Chez d'autres éditeurs*

LE PROFIL D'UNE ŒUVRE, Haïier.

UNE SAISON À RIHATA, Robert Laffont, 1981.

SÉGOU

LES MURAILLES DE TERRE, Robert Laffont, 1984.

LA TERRE EN MIETTES, Robert Laffont, 1985.

LA VIE SCÉLÉRATE, Seghers, 1987.

EN ATTENDANT LE BONHEUR, Seghers, 1988.

LA COLONIE DU NOUVEAU MONDE, Robert Laffont, 1983.

LA MIGRATION DES CŒURS, Robert Laffont, 1995.

PAYS MÊLÉ, Robert Laffont, 1997.

DESIRADA, Robert Laffont, 1997.

LE CŒUR À RIRE ET À PLEURER, Robert Laffont, 1989.

CÉLANIE COU-COUPÉ, Robert Laffont, 2000.

### *Livres pour enfants*

HAÏTI CHÉRIE, Bayard Presse, 1986.

HUGO LE TERRIBLE, Éditions Sapia, 1989.

LA PLANÈTE ORBIS, Éditions Jazor, 2002.

SAVANNAH BLUES, Je Bouquine.